

VIVIAN VANDE VELDE

LA PRINCESSE QUI NE CROYAIT PAS AUX CONTES DE FÉES ET LE PRINCE AMOUREUX

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR MAUD ORTALDA

bayard jeunesse

❧ Début ❧

«Il était une fois...»

Le prince Telmund de Rosenmark adorait les histoires, tous les genres d'histoires, mais il avait un petit faible pour celles qui débutent par ces mots pleins de promesses.

Quand un conte commençait par «Il était une fois», le prince le plus jeune de sa fratrie – comme Telmund – pouvait vivre des aventures trépidantes contre des dragons cracheurs de feu, des sorcières jeteuses de sorts et même des ogres affamés. Aucune catastrophe n'était trop énorme : à la fin, tout le monde l'aimerait. Les villageois l'acclameraient dans les rues. Ses parents se rendraient compte qu'ils l'avaient sous-estimé. Tous ses grands frères, sur qui tout le

monde comptait, finiraient par reconnaître ses talents. (Il y avait, dans la plupart des contes, deux grands frères très désagréables, mais dans le cas de Telmund ils étaient trois et déjà adultes, donc plus indifférents que désagréables, mais les mêmes règles devaient certainement s'appliquer.) Et une belle princesse d'un lointain royaume se pâmerait d'amour pour lui – soit une princesse en détresse, soit une dont le père aurait inventé des épreuves apparemment impossibles à surmonter pour mériter sa main.

Que ce plus jeune prince soit un peu chétif, même pour son âge, qu'il n'ait aucun talent particulier, ou que personne ne le prenne au sérieux, n'avait aucune importance. Dans toutes les histoires qui commençaient par « Il était une fois », on pouvait être sûr que ce serait le prince le plus jeune de sa fratrie qui sauverait le monde.

Telmund attendait son histoire. Son « Il était une fois ». Son « Et tout le monde acclama le jeune prince ». Ce n'était qu'une question de temps.

Et puis, un jour, sa mère mit au monde un cinquième fils.

Tout à coup, Telmund n'était plus le plus jeune prince. Ni le plus vieux, qui hériterait du royaume et

deviendrait un jour roi. Il n'était plus que l'un des fils du milieu, et peut-être même le moins remarquable de sa fratrie.

Tout à coup, « Il était une fois » semblait atrocement loin.

« Il était une fois... »

La princesse Amelia de Pastonia détestait les histoires qui commençaient par « Il était une fois ». Elle préférait l'action aux contes, et considérait, de toute façon, ce genre de conte en particulier comme le plus inutile. Surtout quand on était, comme elle, la fille unique d'un couple royal. Un jour – dans de nombreuses, nombreuses années, espérait-elle – elle régnerait sur les terres de ses parents. Elle devait se tenir prête, être capable de parler, lire et écrire autant de langues que possible, afin de pouvoir communiquer avec les autres royaumes. Elle devait pouvoir calculer aussi aisément qu'elle respirait, et comprendre l'histoire, les sciences, la finance, l'agriculture et la diplomatie. Et même – si on devait en arriver là – la stratégie militaire. Elle n'avait pas de temps à perdre en bêtises ni en histoires inventées par des hypocrites.

Elle aimait sincèrement ses parents, pourtant elle ne comprenait pas leur adoration pour l'imaginaire.

– Détends-toi, Amelia, lui conseillait son père. N'as-tu jamais entendu l'histoire de l'homme qui était toujours si occupé qu'il...

– Je n'ai pas le temps, Père, le coupait Amelia, même quand elle avait le temps.

Elle préférait éviter d'avoir à écouter ses histoires.

– Tu te tracasses trop, lui disait sa mère. Les choses se terminent toujours par « Et ils vécurent heureux ».

– Si on y travaille dur, Mère, commentait Amelia.

Pourtant, ses parents semblaient bien mener une vie de rêve, sans aucun souci, un peu comme dans un conte de fées, mais sans avoir à traverser l'épisode du géant déchaîné, du monstre marin mangeur d'hommes ou du pacte déraisonnable avec un enchanteur fourbe.

– Ton père maîtrise la situation, lui assurait sa mère.

Ce qu'Amelia aurait dû prendre comme un avertissement.

❧ Chapitre un ❧

Surprise !

TELMUND



Telmund devait surveiller Wilmar, son frère cadet, une tâche que l'on n'assignait jamais à aucun de ses frères plus âgés et plus importants que lui. En temps normal, ça ne le dérangeait pas. Mais aujourd'hui c'était la foire Saint-Abélard, il y avait des étals dressés tout le long de la pelouse qui menait du château au village, et Wilmar n'aspirait qu'à braver les interdictions de Telmund. À savoir : ne pas escalader tout et n'importe quoi, ne pas sauter, ni se cacher, ni se jeter sur les gens par surprise, ni renverser tout un tas de choses sans prêter attention au chaos qu'il laissait dans son sillage.

– Stop ! cria Telmund quand il réussit à attraper le chenapan de six ans. Comporte-toi comme le fils d’un souverain.

Il avait du mal à croire que c’était lui qui avait prononcé ces mots. Toute sa vie on lui avait répété, à lui, de se comporter comme le fils d’un souverain. Et maintenant qu’il avait treize ans on le lui disait toujours. Naturellement, quand ça lui était adressé, ça ne voulait jamais dire : « Ne cours pas dans la foule », ni « Regarde où tu vas », ni « Fais attention ! » Quand on le lui disait, ça voulait dire : « Sors ton nez de ce livre », ou « La vie, ce n’est pas que des contes et de la poésie », ou encore « Arrête de rêvasser ».

Telmund décida que, contrairement à leurs parents, il devait *expliquer* à son frère *pourquoi* son comportement n’était pas correct.

Or, ça s’annonçait difficile, puisque Wilmar se tortillait tant et si bien qu’il menaçait de laisser sa chemise dans les mains de Telmund. Courir au milieu de la foire à moitié nu n’était pas non plus correct pour le fils d’un souverain.

– Écoute-moi ! ordonna Telmund. Tu as renversé la cargaison de légumes de ce marchand par terre.

Il aura beaucoup de mal à les vendre s'ils sont tout sales et cabossés.

Le marchand avait dû reconnaître les deux princes, car il ramassait ses légumes sans se plaindre.

– Il peut toujours aller en chercher d'autres aux cuisines, dit Wilmar, qui continuait de se tortiller.

– Bien sûr que non, répondit Telmund. Il ne fait pas partie de la famille royale, ni des domestiques du château. Il doit faire pousser les légumes lui-même, les récolter, les emmener en ville dans sa charrette et les vendre pour gagner de quoi faire vivre sa famille.

Telmund ne savait pas exactement *comment* fonctionnait ce système de récolte et de transport, mais c'était sûrement un dur labeur qui ne méritait pas de subir la négligence de son petit frère.

Wilmar regarda les pièces de monnaie qu'il tenait dans sa main poisseuse, l'intendant du château les lui avait données pour s'acheter des friandises. Il était déjà retourné deux fois en redemander et il avait la bouche encore barbouillée de moutarde, de pudding et de sucre glace. Mais, s'il était plus turbulent que n'importe qui, Wilmar n'était pas pour autant un enfant méchant.

– Est-ce que ça suffirait pour que le marchand fasse vivre sa famille ? demanda-t-il en tendant sa poignée de pièces à Telmund.

– Non.

– Je peux aller en chercher d’autres.

Sur ces mots, Wilmar se remit à gigoter si brusquement que Telmund manqua de le lâcher.

– Non, répéta-t-il. Ça ne suffirait pas.

– De combien d’argent a-t-il besoin ?

– Je ne sais pas. Mais plus que ça.

– Est-ce qu’il a d’autres légumes chez lui ?

– Je ne sais pas.

– Combien de temps ça met à pousser, les légumes ?

– Contente-toi de t’excuser et de l’aider à ramasser ce que tu as fait tomber, commanda Telmund.

– Tu ne sais pas grand-chose, remarqua Wilmar.

Mais il aida le marchand, qui avait déjà presque fini de rassembler ses produits. Puis il lui tendit solennellement les pièces et dit :

– Pour *aider* à faire vivre votre famille.

Le maraîcher ôta son chapeau et hocha la tête en signe d’approbation, même si Telmund soupçonnait que n’importe quel autre petit garçon du village ne s’en serait jamais sorti aussi facilement.

Wilmar repartit comme un fou rejoindre l'intendant pour remplacer ses pièces.

– Stop ! lui cria Telmund.

Wilmar l'ignora royalement.

Telmund s'élança à sa poursuite et arriva à sa hauteur en un rien de temps, non grâce à un talent exceptionnel à la course à pied, mais parce que ses jambes étaient bien plus longues que celles de son frère.

Mais Wilmar allant de gauche quand son frère allait de droite, tout ce que Telmund parvint à attraper fut le pan débraillé de la chemise du petit. Les deux garçons finirent par bousculer une vieille femme qui débouchait à l'angle d'une des échoppes.

Wilmar et la vieille femme s'étalèrent par terre. Telmund retrouva son équilibre de justesse en écartant les deux bras. Malheureusement, dans son élan, il renversa tous les bols de bois du marchand voisin, qui tombèrent par terre dans un vacarme de cliquetis.

– Espèce de grand dadais ! s'écria le marchand, avant de se rendre compte, un instant plus tard, à qui il s'adressait.

Il se donna un coup sur le front et dit :

– Mais à quoi donc pensais-je en disposant ces bols si près du bord ? Quel grand dadais je fais, doublé d’un sacré idiot !

Il se baissa pour aider la vieille femme à se relever, quelque chose que Telmund aurait fait si Wilmar ne lui avait pas bloqué le passage. À quatre pattes par terre, son frère était en train de rassembler les bols, dont certains avaient roulé un peu plus loin.

– Donne de l’argent à cet homme, ordonna Wilmar à Telmund, pour qu’il puisse faire vivre sa famille.

Telmund secoua la tête en soupirant. Lui n’avait reçu aucune pièce de la part de l’intendant. De plus, contrairement aux légumes, les bols n’étaient pas abîmés, seulement un peu poussiéreux.

– Et la vieille femme ? demanda Wilmar. Est-ce qu’elle a une famille à faire vivre ? Tu vas lui donner de l’argent aussi ?

– Non, répondit Telmund, qui commençait à perdre patience.

Mieux valait éloigner Wilmar de la foire et le confier à l’intendant. À l’adresse du marchand et de la vieille femme, il ajouta :

– Nous sommes vraiment désolés.

Puis il attrapa son frère par l'oreille pour l'empêcher de fuir.

– Aïe ! gémit Wilmar alors que Telmund ne le tenait même pas très fort. Tu me fais mal.

– Mais non. Dis... à tout le monde...

À cet instant il se rendit compte que son frère avait traité la vieille femme de vieille femme. D'accord, elle *était* vieille. Et elle savait qu'elle était vieille, à n'en pas douter. Mais ce n'était pas une raison pour oublier les bonnes manières.

– Dis-leur que tu es désolé.

Mais Wilmar se contenta de répéter :

– Aïe ! Aïe ! Aïe !

Alors qu'il le pinçait à peine !

La vieille femme plissa les yeux et se tourna vers Telmund.

– J'ai plutôt l'impression que c'est à *toi* de présenter des excuses.

Le marchand essayait d'attirer son attention en clignant des paupières et en se raclant la gorge, mais peut-être pensait-elle qu'il était agité de tics nerveux.

Elle continua ses remontrances :

– C'est *toi* qui poursuivais ce petit. Espèce de grande brute, tu as deux fois son âge ! C'est normal

que ce pauvre enfant effrayé me soit accidentellement rentré dedans dans sa fuite.

– Pauvre enfant effrayé, répéta solennellement Wilmar, qui jouait les misérables victimes.

Certes ce n'était pas un enfant méchant, en revanche il ne disait jamais non quand il s'agissait de se faire plaindre.

Telmund secoua la tête, mais, sans lui laisser le temps de protester et d'expliquer la situation, la vieille femme reprit la parole :

– Et, alors que tu croyais que personne ne te voyait, tu en as profité pour renverser l'étal de ce marchand.

– Non, ça ne s'est pas du tout passé comme ça, nia Telmund.

– Je t'ai vu ! insista la vieille femme en montrant d'un geste du bras comment il s'y était pris pour balayer les bols.

– Mais je n'ai pas voulu...

Elle allait le traiter de menteur, il le lisait sur son visage.

Apparemment, le marchand s'en aperçut aussi.

– Votre Altesse..., dit-il à Telmund pour signaler à la vieille femme qu'elle s'adressait à un membre de la famille royale.

La famille royale de Rosenmark n'avait pas à proprement parler une réputation de cruauté, mais Telmund avait découvert en grandissant que les villageois traitaient ses membres avec une certaine nervosité en toutes circonstances. Après tout, certains royaumes connaissaient, de temps à autre, des Ducs Sanglants ou des Duchesses Folles.

– Merci beaucoup pour votre aide, poursuivit l'homme.

Puis, au cas où la femme n'aurait pas compris son avertissement, le marchand se retira au fin fond de son cabanon et s'affaira à ranger ses bols par ordre de taille et par type de bois.

– Oh, dit la vieille femme d'un ton pas le moins du monde impressionné.

En fait, Telmund songea que c'était tout le contraire.

– Tu es le fils du roi, n'est-ce pas ? Ce qui fait de toi un enquiquineur royal. La pire espèce.

Il était temps de mettre un terme à tout ça en faisant la démonstration de son excellente éducation à cette vieille femme. Il allait commencer par se présenter, puis afficher une expression contrite pour le désagrément occasionné, avant de prendre congé.

– Madame, je suis le prince Telmund, dit-il en inclinant la tête par respect pour son grand âge.

Ce geste n'était pas strictement nécessaire, puisque ses vêtements – des haillons – indiquaient que la femme était une simple paysanne. Mais, en matière de bonnes manières, trop valait toujours mieux que pas assez.

– Et voici le prince Wilmar. Nous vous présentons nos excuses pour les dégâts que nous avons pu causer.

– Oh, dit la vieille femme d'un ton toujours pas impressionné. Alors tu es le grand frère de celui-ci ?

– Oui, répondit Telmund, même s'il lui arrivait souvent d'avoir envie d'échanger Wilmar contre... une pierre, par exemple.

À Wilmar, la femme dit :

– Mon pauvre chéri.

Celui-ci hocha la tête d'un air piteux puis, une fois de plus, cria :

– Aïe !

Alors qu'il se faisait mal tout seul à tirer son oreille.

– Tu es le plus jeune de la fratrie, n'est-ce pas ? lui demanda la vieille femme.

Cette phrase, tout droit sortie d'un conte de fées,

hérissa les poils de bras de Telmund, malgré la chaleur de la journée.

– Oui, pleurnicha Wilmar.

Telmund lâcha l’oreille de son frère. Cette situation avait quelque chose de... louche ? De mauvais augure, même.

– Ça suffit comme ça, dit-il à son frère. Allons-y. Arrête de jouer la comédie.

C’était injuste de sa part de juger la vieille femme sur son apparence, mais comment faire autrement ? Avec sa coiffure échevelée et la grosse verrue au bout de son nez, elle était le portrait craché d’une... eh bien, d’une sorcière.

Si à cela on ajoutait Wilmar, le plus jeune frère soi-disant martyrisé...

Le regard de la vieille femme se reposa brusquement sur Telmund.

– Laisse-le tranquille, commanda-t-elle du ton de quelqu’un habitué à se faire obéir autant que le roi lui-même.

Non, non, non ! voulut protester Telmund, qui n’avait vraiment rien d’un grand frère tyrannique. Il essayait simplement d’empêcher Wilmar de détruire la foire tout entière.

– Nous sommes sincèrement désolés, répéta-t-il en s'éloignant d'elle.

Dans les contes de fées, les grands frères tyranniques ne retenaient jamais les leçons et ne s'excusaient jamais.

– Pas encore, non, dit la vieille femme avant de lever les deux mains, paumes face à Telmund. Mais tu le seras bientôt, je te le garantis.

Telmund avait lu suffisamment d'« Il était une fois » pour savoir ce qui allait lui arriver.

– Pas une grenouille ! supplia-t-il, puisque la transformation d'un prince en grenouille était l'enchantement standard du répertoire des sorcières.

Les grenouilles et les crapauds le faisaient grincer des dents. Et puis, bien que le château se trouvât sur une île au milieu de la rivière, Telmund n'était pas bon nageur : un gros désavantage pour un amphibien, encore plus que pour un prince.

– S'il vous plaît, ne me changez pas en grenouille !

La vieille femme marqua une pause pour réfléchir. Puis elle dit :

– C'est d'accord.

Et elle jeta son sort.

AMELIA



La princesse Amelia excellait en de nombreux domaines. La danse, cependant, n'en faisait pas partie. Elle admettait volontiers qu'il y avait un certain charme à regarder un couple agréable – une belle jeune fille en robe ondoyante et un beau jeune homme en costume élégant – se mouvoir ensemble avec grâce et assurance, comme s'il n'y avait qu'eux et la musique au monde. Mais elle savait que ces mouvements fluides et apparemment aisés demandaient talent et entraînement. Et Amelia ne possédait pas cette patience.

Par conséquent, quand sa mère lui annonça à l'heure du thé :

- Ton père et moi avons prévu de donner un bal...
- ... Amelia poussa un soupir.

Sa mère fit semblant de ne pas l'avoir remarqué.

Mais Amelia, qui savait que les bals de la cour étaient des événements très attendus, décida de ne pas se plaindre. Elle fit même semblant de ne pas avoir soupiré.

– Comme c'est charmant, dit-elle, imitant le ton calme mais attentif qu'elle avait remarqué chez les

autres princesses de son âge – des princesses que ses parents la poussaient à rencontrer mais avec qui elle n'avait que très peu de points communs. Quand ?

Elle pourrait peut-être s'arranger pour être occupée ailleurs.

Sa mère répondit de la même manière posée :

– Ce soir.

– Pardon ? couina Amelia.

Les suivantes de sa mère étaient toutes assises en grappe autour de la fenêtre du bout de la pièce pour éclairer leurs travaux de couture. Trop raffinées pour tendre une oreille indiscrete, elles sursautèrent tout de même au couinement d'Amelia, très peu conventionnel pour une princesse.

Les bals – si frivoles à ses yeux – importaient peu à Amelia, mais elle savait que de telles occasions demandaient beaucoup d'organisation. Comment une autre princesse pourrait-elle arriver au château en si peu de temps ? Et, même si celles des royaumes voisins pouvaient voyager assez rapidement pour être là avant la nuit, elles n'auraient certainement pas le temps de se préparer. Amelia avait vu des princesses s'apprêter pour un bal : elles mettaient la journée à se décider pour l'une des cinq ou six robes

qu'elles avaient emportées avec elles – en général en fonction de ce que les autres princesses allaient porter. Sans parler des bijoux, des chaussures, des coiffures... (Amelia avait toujours soupçonné les princes de ne pas mettre autant de temps que les princesses à se préparer, mais elle n'en avait jamais eu confirmation.)

Et comment allait-on faire pour décorer le château ? Il y avait aussi les invitations à écrire et envoyer, le repas à cuisiner, les fleurs à rassembler, les meubles à déplacer et les musiciens à engager...

– Pardon ? répéta Amelia. Qui peut venir après avoir été prévenu aussi tardivement ?

– Eh bien, répondit sa mère avec amusement, toi.

– Je ne comprends pas.

– Ton père et moi organisons cela depuis des semaines.

– Oh, fit Amelia, qui commençait à saisir.

Elle avait failli protester qu'on n'organisait pas un bal en une après-midi. Il faudrait l'annuler, ou au moins le déplacer. C'était, bien sûr, ce à quoi ses parents s'étaient attendus de sa part.

– Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? demanda-t-elle.

– Je te le dis maintenant, lui répondit sa mère. Je te connais, et je sais que cela te laisse *beaucoup* de temps pour... (c'était au tour de sa mère de pousser un soupir) te préparer. (Elle lui adressa un sourire forcé.) Nous ne voulions pas que tu te tracasses.

Ou que tu aies le temps de trouver une bonne excuse pour ne pas y assister, devina Amelia.

– Nous avons logé les princesses des autres royaumes dans l'aile est...

– Comme c'est charmant, répéta Amelia.

Elle avait passé la matinée dehors avec le botaniste à étudier les plantes médicinales, sans rien remarquer.

– ... et les princes dans l'aile ouest...

– Naturellement.

– ... et les parents dans l'aile nord.

– On dirait que vous avez tout prévu.

– Pas tout, dit sa mère. Ce sera à *toi* de choisir quel prince est à ta convenance.

Amelia réfléchit un instant.

– Vous voulez dire : pour la première danse ?

– Non, ma chère, répondit sa mère avec entrain. Je veux dire pour te fiancer.